Introduction : Usages et représentations du temps dans les sociétés littorales

François Ploux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1807>

DOI : 10.4000/abpo.1807

ISBN : 978-2-7535-1519-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2010

Pagination : 9-12

ISBN : 978-2-7535-1276-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

François Ploux, « Introduction : Usages et représentations du temps dans les sociétés littorales », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-3 | 2010, mis en ligne le 26 octobre 2010, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1807>

Introduction

Usages et représentations du temps dans les sociétés littorales

François PLOUX

Professeur d'histoire contemporaine
CERHIO UMR 6258 – université de Bretagne-Sud

L'histoire des sociétés littorales a tout à gagner à intégrer à ses problématiques les concepts et questionnements élaborés par la sociologie des temps sociaux¹. En effet, la mer n'a cessé d'imprimer aux différentes activités qui se sont développées dans ces milieux des rythmes bien spécifiques. Edward P. Thompson mentionne par exemple, au tout début de son fameux article sur le temps et la discipline du travail, une pétition d'habitants de Sunderland faisant valoir, en 1800, que « [...] la ville est un port de mer où beaucoup de gens sont contraints d'être debout à toutes les heures de la nuit pour veiller aux marées et vaquer à leurs occupations sur le fleuve² ». Dans les cités portuaires, sur les îles, comme dans les bourgs, villages ou hameaux proches du rivage, la vie sociale était – et reste en partie – affectée par le cycle des marées, le mouvement des navires, la succession des campagnes de pêche, le retour des tempêtes et des naufrages... D'où une première question, à laquelle les études réunies dans ce recueil apportent des éléments de réponse : comment, et dans quelle mesure, les activités associées à la mer (pêche côtière ou hauturière, cabotage, exploitation de l'estran, tourisme balnéaire, etc.) ont-elles façonné les rythmes de la vie sociale ?

Mais une difficulté surgit d'emblée. Car toutes ces activités n'étaient pas soumises aux mêmes contraintes temporelles. Et l'on sait l'extrême complexité de ces sociétés du bord de mer : comme l'a montré un colloque

1. Faute de pouvoir mentionner ici ne serait-ce que les textes fondateurs de la réflexion anthropologique ou sociologique sur la question, nous renvoyons au manuel de Gilles Pronovost, et à la bibliographie qui figure à la fin de cet ouvrage : *Sociologie du temps*, Paris-Bruxelles, De Boek Université, 1996, 183 p.

2. THOMPSON, Edward P., *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, Paris, La Fabrique éditions, 2004, p. 36.

récent ³, et contrairement à une représentation commune que véhicule notamment le cinéma amateur, elles étaient tout sauf monoactives. Ainsi, et pour ne mentionner que l'exemple qui vient aussitôt à l'esprit, la vie du paysan-pêcheur était-elle réglée sur au moins deux calendriers : celui des travaux agricoles et celui des campagnes de pêche. De l'existence, sur l'interface littorale, d'activités diversifiées et plus ou moins imbriquées, résultait une extrême complexité des expériences sociales du temps. Chaque type de tâche, chaque métier, se caractérisait par une alternance bien spécifique de temps-morts et de phases de presse, de périodes creuses et de périodes actives. David Plouviez et Johan Vincent rappellent d'ailleurs que les industries furent elles-mêmes longtemps soumises aux cycles naturels. Et bien entendu la vie de chaque individu s'écoulait dans des temps multiples, associés à la diversité des situations sociales dans lesquelles chacun se trouvait impliqué : école, travail, vie de famille, vie civique, sociabilités coutumières, vie associative... Si l'absence de synchronisation entre les différentes activités offrait aux populations toutes sortes d'opportunités en matière d'accès aux ressources d'appoint (ce que montre très bien l'étude d'Emmanuelle Charpentier), la superposition des rythmes pouvait poser problème. Florence Gourlay observe par exemple que le temps du pêcheur, ou celui de l'ostréiculteur, n'est pas celui de l'agriculteur, du touriste, de l' élu ou de l'expert. L'auteure attribue à ces décalages les ratés des politiques intégrées de gestion des zones côtières. Chacun apprécie en effet selon des critères bien spécifiques la notion de « durabilité », désormais au cœur des politiques d'aménagement. Et l'article de David Plouviez porte précisément sur le découplage progressif entre le temps de l'arsenal et celui de la société locale.

Il paraît en tout cas nécessaire, pour les études littorales, de prendre en considération cette question de l'ordonnancement des temps sociaux. Et de l'expérience sociale du temps, notion qui nous paraît mieux adaptée à l'étude des sociétés du passé que celle d'usages sociaux du temps, habituellement employée dans les travaux consacrés au monde contemporain. Parler d'usage(s) du temps, c'est suggérer que le temps est une réalité objective indépendante de l'expérience qu'en font les hommes, une chose avec laquelle on entretient un rapport d'extériorité⁴, voire une ressource dont on peut user librement. « Les Nuer, observait Evans-Pritchard dans un chapitre de sa monographie consacré aux conceptions du temps, n'ont aucune expression équivalente au "temps" de nos langues à nous, et se trouvent donc incapables de parler du temps comme de quelque chose de réel, qui passe, que l'on peut perdre, que l'on peut gagner, et ainsi de suite. Je ne crois pas qu'ils éprouvent jamais ce sentiment de lutter contre

3. Dont les actes ont été publiés en 2004 (LE BOUÉDEC, Gérard, PLOUX, François, CÉRINO Christophe, GEISTDOERFER, Alette [dir.], *Entre terre et mer. Sociétés littorales et pluriactivités [XV^e-XX^e siècle]*, Rennes, PUR, 2004, 391 p.) et dont ce numéro des *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* est, dans une certaine mesure, le prolongement.

4. Sur la critique de cette conception du temps associée à la situation scolaire, voir BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil « Liber », 1997, 318 p.

la montre ou d'ajuster leurs activités à un passage abstrait du temps : leurs points de repère ne sont-ils pas surtout les activités elles-mêmes ? [...] Les événements suivent un ordre logique, mais nul système abstrait ne les encadre, en l'absence de points de repères autonomes auxquels ces activités devraient se conformer avec précision. Les Nuer ont bien de la chance⁵. » L'expression usages sociaux du temps, qui cristallise un ensemble de représentations très particulières du temps doit être manipulée avec beaucoup de précaution. Il importe également de se départir, préalablement à toute étude empirique, de cette image du temps comme flux continu, mesurable, décomposable, réalité ayant une existence objective en dehors des sociétés humaines et de leurs représentations. Ainsi que le suggère l'exemple précédemment évoqué des peuples du Soudan nilotique, le temps s'engendre dans la pratique. N'a pas d'autonomie par rapport à l'action. Il s'éprouve dans la pratique, parce que celle-ci produit de l'incertitude. « La temporalité, écrit Alban Bensa dans un article introductif à un numéro de la revue *Terrain* consacré au Temps, c'est l'abîme que l'action ouvre sous ses pas⁶. » La réalité à laquelle sont confrontées les sociétés est faite de régularités (sociales, politiques, cosmiques, naturelles) qui génèrent des attentes, fondent des aspirations, permettent des anticipations, autorisent l'élaboration de projets. Cependant les collectivités sont également confrontées à des accidents, des ruptures, qui font éprouver aux hommes la durée, le changement, le temps⁷.

Les auteurs des articles présentés dans ce numéro s'efforcent, chacun à leur manière, d'apporter une contribution à l'étude des expériences et représentations collectives du temps. Les textes de Pierrick Pourchasse, de David Plouviez et de Sylvain Coindet nous rappellent que les sociétés d'Ancien Régime vivaient à un tout autre rythme que les nôtres. On a parfois tendance à oublier que l'information ne se diffusait depuis les lieux du pouvoir ou les centres de commandement qu'avec une extrême lenteur (en regard,

5. EVANS-PRITCHARD, E. E., *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard, 1968, 312 p.

6. Bensa, Alban, « Images et usages du temps », *Terrain*, n° 29, septembre 1997 (« Vivre le temps »).

7. L'expérience ordinaire du temps, écrit Bourdieu, résulte de l'immersion des agents sociaux dans un champ. Cette expérience s'engendre dans la relation qui s'instaure entre les attentes et les espérances des agents – attentes et espérances qui sont constitutives d'un habitus – et les régularités du monde social (ou, ajoute l'auteur, du cosmos naturel). Cette immersion suppose une certaine familiarité avec le fonctionnement du champ, fondé sur des régularités (qui autorisent les anticipations), mais aussi sur une dose variable d'indétermination. Cette nécessité dans la contingence qui caractérise le fonctionnement d'un champ offre des possibilités d'anticipations raisonnables fondées sur la capacité des agents à anticiper l'à-venir du jeu social. Les agents sociaux se temporalisent dans et par la pratique, à travers l'anticipation pratique qu'elle implique. Et le temps n'est réellement éprouvé que lorsque se rompt la coïncidence entre les espérances des agents et les chances de réaliser ces espérances qu'offre le champ. L'attente, l'impatience, le regret, la nostalgie, toutes ces manières d'éprouver le temps, naissent du décalage entre ce qui est anticipé et la logique du jeu par rapport auquel cette anticipation s'est constituée. BOURDIEU, Pierre, *op. cit.*, chapitre 6, p. 245-288.

bien sûr, de critères actuels)⁸. Rappelons que, jusqu'au mitan du XIX^e siècle, les nouvelles de Paris, de même que la correspondance politique et administrative, n'atteignaient les périphéries du royaume qu'après un délai de plusieurs jours. À cette date, observe Karine Salomé, la lenteur des liaisons maritimes devient un sujet de récrimination. Ce n'est véritablement qu'avec la mise en place du télégraphe électrique que ce décalage commencera d'être comblé. À cette lenteur structurelle des transports et des communications s'ajoutait un haut degré d'imprévisibilité. Les femmes de « partis sur mer » qu'étudie Emmanuelle Charpentier vivaient dans un état d'incertitude permanente. La date du retour du mari n'était jamais certaine. Pierrick Pourchasse met particulièrement bien évidence, à propos des échanges commerciaux dans les ports de l'Europe du nord, l'absence de maîtrise du temps. Un temps véritablement « subi » : comment pouvait-on prévoir la durée d'acheminement des marchandises dès lors qu'il fallait compter sur l'éventualité d'une tempête, d'une attaque de pirates, d'une mise en quarantaine de l'équipage... Le calcul des temps de parcours s'avérait aléatoire. Les armateurs ne cessèrent de vouloir réduire cette part d'incertitude, en maîtrisant le paramètre temps. Avec l'économie capitaliste le souci de rentabilisation du temps se fait plus pressant⁹. La généralisation de l'usage de la monnaie a contribué à modifier les représentations du temps. « Rien n'est plus étranger à l'économie pré-capitaliste que la représentation du futur comme champ de possibles qu'il appartient au calcul d'explorer et de maîtriser¹⁰. » Dans un tel contexte, les conduites économiques obéissent au souci de se conformer à des modèles hérités. La fonction essentielle de la monnaie réside dans son pouvoir d'anticipation : « Source en elle-même d'aucune satisfaction [...] l'usage futur qu'elle indique est lointain,

8. Sur cette question, voir en particulier STUDENY, Christophe, *L'invention de la vitesse : France, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995, 408 p.

9. THOMPSON, Edward P., op. cit.

10. BOURDIEU, Pierre, « Pratiques économiques et dispositions temporelles », dans *Esquisse d'une théorie de la pratique précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil, 2000, p. 377. Claude Mesliand fait l'hypothèse que le recul de l'autoconsommation, dans les campagnes du XIX^e siècle a contribué à modifier les dispositions temporelles. La part des récoltes achetées et vendues augmente, et du même coup la nécessité de prévoir les dépenses en termes monétaires. La gestion de l'exploitation implique désormais d'anticiper, de calculer, de se projeter dans le futur. Le malthusianisme des paysans français aurait pris sa source dans cette capacité, et cette volonté, de maîtriser l'avenir. (Communication orale citée dans AGULHON, Maurice, *Histoire de la France rurale*, t. 3, De 1789 à 1914, Paris, Seuil (« Points »), 1976, p. 457-458). On décèle les effets de cette aptitude croissante au calcul jusque dans les relations à l'intérieur du microcosme domestique. La diffusion de la monnaie et l'apprentissage du calcul impliquèrent une perception plus nette, par les jeunes agriculteurs, de la valeur de leur travail, et donc de l'importance des sacrifices consentis au bénéfice de la maisonnée et des parents. Le fait de pouvoir davantage évaluer, apprécier, sa contribution à l'économie domestique généra de l'impatience. D'où des tensions entre les futurs héritiers moins dociles et leurs parents, tensions qui se traduisirent par une recrudescence des violences familiales au XIX^e siècle (LAPALUS, Sylvie, *La Mort du vieux*, 408 p. Une histoire du parricide au XIX^e siècle, Paris, Tallandier, 2004, 633 p.).

imaginaire et indéterminé¹¹. » La monnaie « permet [...] la prévision d'un usage indéterminé et la quantification de l'infinité des emplois dont elle enferme la virtualité, autorisant par là une véritable comptabilité des espérances¹² ». Norbert Elias pensait aux marchands, lorsque, dans sa réflexion sur la socio-genèse des attitudes prospectives, il associait l'émergence d'un nouveau rapport au temps à la complexification des structures sociales. La propension des hommes à se projeter dans l'avenir fut une adaptation à la complexification des structures sociales.

Plusieurs articles du recueil abordent la question, essentielle pour l'historien, de l'analyse des ruptures temporelles : accidents, mutations, crises, événements... Gérard Le Bouédec s'interroge sur le « vécu », le « ressenti », par les populations, des mutations s'étalant sur plusieurs générations (désignées comme des ruptures, par opposition aux crises, notion qui renvoie à des temporalités plus courtes). Comment les hommes ou les groupes qui eurent à subir ces bouleversements s'adaptaient-ils ? Quels types de stratégies d'ajustement, de conversion, déployaient-ils ? Gérard Le Bouédec et Emmanuelle Charpentier soulignent à ce propos l'importance de la pluriactivité. C'est précisément cette question de la perception du changement qu'aborde Jean-René Couliou dans son enquête sur les pêcheurs de la Bretagne méridionale. L'éloignement d'avec la famille qu'implique l'embarquement est moins bien supporté par les jeunes générations. Évolution paradoxale, puisque les progrès techniques rendent aujourd'hui possible la communication instantanée avec les proches.

Avec l'article de Sylvain Coindet, on aborde la question du temps court de l'événement. Le problème que soulève l'auteur, à propos des naufrages survenus dans le ressort de l'amirauté de Cornouaille au cours du XVIII^e siècle, c'est celui de la qualification du fait historique en « événement ». L'histoire semble hésiter entre une définition très extensive de l'événement – tout ce qui advient dans le cours de la vie des hommes est un événement, dont l'ampleur est évidemment très variable – et une définition beaucoup plus restrictive, à l'image de celle que proposent Alban Bensa et Éric Fassin dans un numéro spécial de *Terrain*¹³ : est événement ce qui provoque une rupture dont la signification, pour ceux qui la vivent, la subissent, est incertaine ; ce qui constitue un point de basculement à partir duquel le monde et le temps semblent s'ordonner autrement, et qui suscite une marée discursive qui assigne un sens à ce basculement. Dans une certaine mesure, le naufrage fait événement sur la côte, puisque, comme l'explique Sylvain Coindet, il interrompt le cours habituel, normal des activités humaines (par exemple la pêche à l'île de Sein). Cependant, conclut l'auteur, le naufrage, somme toute assez fréquent (335 occurrences en soixante-dix ans), ne bouleverse pas véritablement l'existence des habitants des paroisses. A-t-on

11. BOURDIEU, Pierre, « Pratiques économiques et dispositions temporelles », op. cit., p. 381.

12. Ibid.

13. BENSA, Alban, FASSIN, Éric, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, mars 2002 (« Qu'est-ce qu'un événement ? »).

par conséquent à faire à un événement maritime ou à un simple accident ? La question reste ouverte.

Le sentiment d'un changement intervenu dans la réalité fonde l'expérience du temps. « Ce que nous désignons synthétiquement par la notion de temps, écrit Simonetta Tabboni est la signification que les collectivités humaines donnent au changement ¹⁴. » Les élites du XIX^e siècle éprouvèrent avec une intensité particulière le sentiment de l'opposition du passé et du présent, de la tradition et de la modernité, de la fuite du temps. La découverte des communautés insulaires par les érudits et les voyageurs procède de cette fascination pour un passé s'éloignant à toute vitesse ¹⁵. Le voyage dans l'espace, vers des communautés perçues comme ancrées dans le passé, véritables conservatoires des traditions, s'apparentait à un voyage dans le temps. Sur les îles, le temps était comme suspendu. D'où l'anxiété que suscitait le constat de la disparition, dans le monde insulaire, des antiques usages, que les érudits du début du siècle assimilaient à des monuments ¹⁶. Laurent Le Gall montre que le cinéma amateur percevait le rivage comme un espace propice à la méditation, « territoire éternellement stable privé des pulsations de ses sociétés et comme débarrassé du temps de l'histoire des hommes qui le peuplaient ». Le temps du littoral est un temps du bonheur. Le thème de la nostalgie est également au cœur du travail de Jean-René Couliou sur les pêcheurs de la Bretagne méridionale. La mémoire professionnelle des pêcheurs confrontés à une mutation rapide de leur métier est partagée entre l'exaltation du bon vieux temps et l'évocation de la pénibilité des conditions de travail.

Perception de la durée, de la rupture, sensibilité au changement : tels sont les trois axes problématiques autour desquels s'articulent les articles présentés dans ce dossier, dont on espère qu'il convaincra les chercheurs, et pas seulement ceux qui se sont spécialisés dans l'étude des mondes maritimes, de la nécessité d'une réflexion sur l'histoire des représentations sociales du temps.

14. TABONNI, Simonetta, *Les Temps sociaux*, Paris, Armand Colin, 2006, 183 p.

15. L'invention du concept de « communauté » par la sociologie naissante traduit cette fascination pour le passé : NISBET, Robert, A., *La Tradition sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 409 p.

16. Ce sentiment d'angoisse éprouvé face à la disparition des coutumes est également très présent chez les érudits de village.